L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 22 FEVRIER 1893. 66me Annee

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI 22 FEVRIER 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

LE GÉNÉRAL BEAUREGARD

Paris a eu son année terrible, en 1870-71. Il semble que la Nouvelle-Orléans doive avoir son année funèbre, en 1892 93. La grande faucheuse, qui est, en même temps, une terrible niveleuse, s'acharne sur quiconque porte un beau nom et possède un beau talent : elle abat impitoyablement toutes les têtes qui dépassent la moyenne.

Parmi les notabilités et les illustrations qu'elle vient de frapper, il faut placer, au-dessus de toutes les autres, le général Beauregard, le plus grand, incontestablement, de tous les créoles qui ont honoré leur pays, depuis un ou deux siècles. Ce n'était pas le premier venu que le général Toutant de Beauregard :

Il avait de très nobles origines; il descendait d'une très ancienne famille, qui a laissé dans l'histoire de France, de brillants souvenirs; et, par alliance, il comptait parmi ses ancêtres les Ducs de Reggio, de Modène. Il appartenait ainsi à la Maison d'Este, une des plus illustres familles d'Italie.

Un de ses aieux, Jacques Toutant de Beauregard, était venu dans la colonie française de la Louisiane, à la tête d'une flottille, dont Louis XIV lui avait donné le commandement. Il y épousa une demoiselle Cartier, et s'y établit.

Le Général Pierre Gustave Toutant de Beauregard, celui dont nous parlons aujourd'hui le dernier, était né dans la paroisse St-Bernard, le 28 mai 1818; il fut donc, s'il avait vécu, entré, le 28 mai prochain, dans sa soixante-quinzième année. Après avoir reçu, à New-York, dans une institution alors renommée, une brillante éducation, il entra, en 1838, en qualité de *cadets*, à l'Ecole de West Point. Il en sortit second, dans un cours qui se composait de quarante-cinq élèves—ce qui lui laissait le choix entre les différentes carrières qui se présentaient devant lui. Il entra dans le corps des ingénieurs, où l'appelaient ses goûts, ses aptitudes, ses études favorites, et où il devait jeter tant d'éclat. Nommé sous-lieutenant en second de l'armée des Etats-Unis, il fut, bientôt, promu au grade de lieutenant. C'est en cette qualité qu'il prit une part active à la guerre du Mexique, sous le commandement du général Scott. Il s'y distingua à presque toutes les batailles, dans la construction des défenses de Tampico, au siège de Vera Cruz, aux combats de Corro Gardo, de Contreras, de Chapultepec et, surtout, au siège de Mexico, où il dirigea presque toutes les opérations de l'artillerie.

Rentré aux Etats-Unis, avec le grade de capitaine, il fut envoyé à la station de la Nouvelle-Orléans; puis, sous la présidence de M. Buchanan, il fut nommé surintendant de l'Académie militaire de West Point. Il était alors colonel. C'est là qu'il se trouvait quand éclata la guerre civile. Il n'hésita pas un instant : il donna sa démission, et alla servir la Cause qu'avait adoptée son Etat natal.

Appelé à Montgomery, où siégeait le gouvernement confédéré, il y fut élevé au grade de brigadier-général et envoyé à Charleston. Fatigué d'une série de négociations qui n'aboutissaient à rien et que le gouvernement fédéral ne prolongeait que pour laisser à une flotte équipée par lui, le temps d'arriver au secours du Fort Sumter, le général Beauregard se décida à attaquer le fort et l'enlève, en face même de la flotte ennemie, frappée de stupeur et condamnée à l'impuissance.

Appelé, bientôt, au commandement de l'armée confédérée, il alla établir son camp dans les environs de Manassas, position admirablement choisie.

On sait avec quelle habileté, il sut, à Bull Run, avec une petite armée de 16,500 hommes, culbuter et chasser devant lui celle du général McDowell, forte de 45,000 hommes; on sait comment, à Manassas, il mit, une fois de plus, en déroute le même général. Un jour, après une de ces victoires, il s'est trouvé presqu'en vue de Washington. Au milieu de la débâcle des fédéraux et du désarroi où les avaient jetés leurs défaites, il eût pu tresser le grand pont d'Alexandrie et faire irruption dans la Capitale. Qui sait si ce n'était pas le fin de la guerre? Ce superbe coup de main l'aurait immortalisé. Un ordre envoyé de la capitale confédérée, le cloua sur place. On se sont tient des conséquences.

Envoyé, ensuite, dans l'Ouest, sous le commandement du général Albert Sidney Johnston, il forma, à Corinth, une nouvelle armée, composée de troupes qui lui étaient expédiées du Tennessee, du Mississippi, de l'Alabama, de la Louisiane. Il y eut à lutter contre les forces formidables de Grant, de Wallace et de Buell. Après de longs combats et des prodiges de valeur, il fut obligé de battre en retraite, mais emmenant avec lui 30 canons, 26 drapeaux et plus de 2,000 prisonniers.

Mais c'est surtout à Charleston que se déployèrent toutes les ressources de son génie et de sa science. Il y trouva toute la ligne de défense en un déplorable état. Il commença à armer, de nouveau, les forts, à élever, à droite et à gauche, des fortifications, à rétablir les lignes extérieures, qui avaient été abandonnées.

Il n'avait que peu de forces à sa disposition, et encore moins de matériel; il sut faire face à tout et se maintenir contre un ennemi de beaucoup supérieur en nombre. C'est là qu'il se conquit, comme ingénieur, comme tacticien, une renommée immense. Il établit partout des stations de signaux, au moyen desquelles il était prévenu des marches, des mouvements de l'ennemi, depuis les côtes de la Georgie jusqu'à la pointe de la Floride. Jamais général d'armée, jamais défenseur d'un territoire, ne fit preuve de plus de vigilance et de présence d'esprit. Grâce à son système de torpilles, qui était alors une nouveauté et qu'il éleva à un haut degré de perfection, il obtint des résultats étonnants. Sa défense de Charleston suffirait à l'illustrer. Qu'on songe que les moyens matériels lui manquaient presque complètement, et qu'il ne pouvait recevoir aucun secours du dehors, puisque les flottes fédérales, maîtresses sur mer, le bloquaient de tous les côtés.

Il avait encore à lutter contre les paniques qui se produisaient parmi les populations, effrayées des rapports exagérés qui circulaient incessamment.

Il y mit fin au moyen de mesures sévères contre les colporteurs de fausses nouvelles, et parvint, bientôt, à rétablir la confiance autour de lui.

Il lui fallait être partout—non seulement à Charleston, à Savannah, et riposter à toutes les attaques qui renouvelait, à chaque instant, un ennemi dont les forces grossissaient sans cesse, à mesure que les siennes diminuaient dans la même proportion.

N'importe, il tint bon jusqu'à la fin. Au moyen de batteries masquées qui échappaient à la clairvoyance des fédéraux, il infligea plus d'une défaite à leurs flottes, et fit sombrer nous ne savons combien de leurs navires. A la fin, serré de plus en plus près, il imagina un expédient très ingénieux. Il avait fait tendre, le long de la côte, des cordes dissimulées sous l'eau, et dans lesquelles s'empêtraient les navires qui, à la faveur de la nuit, essayaient de pénétrer dans le port.

Il arriva, pourtant, un jour, où il fallut céder, mais ce fut après avoir fait subir des pertes incroyables aux ennemis après avoir fait des efforts héroïques, des prodiges de valeur et d'habileté.

Nous ne pouvons suivre le général Beauregard dans toutes les expéditions qu'il dirigea ensuite, souvent avec succès, toujours avec un remarquable talent et une présence d'esprit qui ne se démentit jamais.

Rentré dans sa ville natale après la reddition des forces confédérées, proscrit, frappé, sinon de mort civile, au moins de mort civique, il trouva parmi les siens des emplois honorables qui étaient dûs à son patriotisme, à ses hautes capacités. Il fut président de la Compagnie du chemin de fer de la Nouvelle-Orléans, Jackson et Great Northern, puis président du chemin de fer de Carrollton. Le gouverneur Wiltz l'avait, en 1880, nommé adjudant général des milices de la Louisiane, poste qu'il occupa jusqu'en 1888; enfin, il accepta la place de commissaire des travaux publics, qu'il abandonna bientôt après.

Il avait épousé, en premières noces Mlle Laure Marie Villeré, dont il a un trois enfants, dont deux survivent; deux fils, le juge R. T. Beauregard, qui épousa Mlle Alice Cénas, et M. H. T. Beauregard, qui réside à St Louis.

Telle est, en quelques mots, la carrière de cet homme éminent, autant par sa vaillance de soldat, que par son habileté de tacticien, par sa science d'ingénieur, et par son dévouement inaltérable à la cause qu'il avait embrassée, au pays qui l'avait vu naître.

C'est une des plus nobles figures de l'histoire de l'Union, c'est un des plus beaux caractères qu'ait produit la révolution confédérée; c'est la plus grande de gloires de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans.

Le Sud le pleurera longtemps, et le Nord honorera sa mémoire, comme il a toujours respecté sa vie

Nos journaux de Paris du 9 février, se sont étant point parvenus hier soir, nous nous trouvons dans l'impossibilité de donner, ce matin, la suite de l'affaire intitulée "un mari qui tue sa femme et sa belle-mère", et dont le commencement a paru dans l'*Abeille* d'hier.

Il est plus que probable que nous pourrons publier cette suite dans le numéro de demain, jeudi.

LOUISIANE.

Le *Meschacébé*, Bonnet-Carré P. O., paroisse St-Jean-Baptiste, du 18 février :

Le Mississippi ne se presse pas beaucoup de monter et, certes, personne ne lui en veut pas pour cela. Nul ne sait encore ce qu'il nous réserve cette année, cette terrible fleuve dont les caprices sont si mystérieux. L'an dernier, chacun était sûr, vu la saison avancée de sa hausse, qu'il ne convrirait pas nos batures, et il a débordé sur nos levées, qu'il a même crevées en plusieurs endroits. Jamais hausse tardive n'a été si redoutée et n'a mieux tenu. Sera-ce encore la même chose cette année? Tout en espérant que non, il faut se souvenir que les grands montages du fleuve se font généralement par séries, comme celles des vaches gras-ses et des vaches maigres dont parle la Sainte Ecriture. Personne, que nous sachions, n'a osé, jusqu'ici dire si nous aurons beaucoup ou peu d'eau. On est, du reste, peu disposé à écouter des gens qui ne savent rien de ce qu'ils disent. Jadis, quand un ingénieur avait donné son opinion sur une crue prochaine, on y croyait comme à des préceptes d'évangile; mais depuis qu'il a été reconnu que les ingénieurs n'en savent pas plus que les hommes ordinaires en fait de fleuves et de levées, on s'inquiète peu de ce que disent ces messieurs.

Quant à nous, qui, après le bon Dieu, devons compter sur la commission du district de Lafourche et de ce le du district de Pontchartrain pour nous préserver des inondations, nous ne savons que trop bien jusqu'à quel point nous devons nous reposer sur cette dernière protection. La bonne volonté et l'énergie ne manquent pas aux membres de ces commissions, mais cela ne suffit pas toujours, malheureusement.

—Lundi dernier, le 13 courant, à l'Eglise St-Jean-Baptiste, ont été mariés M. Alfred Haydel et Mlle Azéma St-Pierre.

—La température très variable que nous avons eue depuis quelques semaines, a occasionné beaucoup de gros rhumes. C'est la maladie courante, et ceux qui en sont exempts sont vraiment heureux. La coutume veut, depuis deux ou trois ans, que l'on appelle grippe toutes les maladies des voies respiratoires, et c'est pourquoi, en présence du concert de toux qui se fait entendre, on dit qu'il y a foi beaucoup de grippe. Hors ces rhumes, heureusement, il y a peu d'autres maladies.

—Les efforts intelligents et énergiques du nos inspecteurs de routes, ont bien atteint leur but dans le plus grand nombre de cas, mais il est, cependant, des propriétaires qui n'ont accordé aucune attention aux ordres qui leur étaient donnés de mettre leur chemin en ordre, et la voie publique, en face de leurs propriétés, reste dans un état déplorable. Ne serait-il pas temps que la paroisse fît faire les réparations nécessaires, aux frais de ces propriétaires?

—Sur la rive droite, est décédé, lundi, 13 courant, M. Alcide Tassin, âgé d'environ 50 ans. M. Tassin était allité depuis plusieurs mois.

L'*Intérim*, Convent P. O., paroisse St-Jacques, du 11 février :

La belle habitation appartenant à la succession du feu Joseph Webre, a été vendue, à l'enchère, à la Nouvelle-Orléans, et a été adjugée à M. Grognard pour la somme de $31,600.

—La vente de l'habitation Welham, affichée dans nos colonnes, n'aura pas lieu aujourd'hui. Cette vente sera publiée, de nouveau, sous peu.

—La vente de l'habitation Wilton a eu lieu, ce matin, à la Maison de Cour. Nous sommes heureux d'apprendre que notre ami M. N. P. Himel en est, de nouveau, le propriétaire, moyennant une somme de $33,000.

—Décédée, à la Nouvelle-Orléans, le lundi, 6 février 1893, à 5 heures 40 minutes du soir, à l'âge de 45 ans, Mme Bernard Blank née Mirza Olympe Keller. Les funérailles ont eu lieu le 7 courant,

à la Nouvelle-Orléans Mme Blank laisse ici, où elle habitait, un époux et plusieurs fils pour pleurer sa perte.

Décédée, le samedi, 11 courant, à l'âge de 40 ans, Mme Silvère Caillouet, née Catherine Elisabeth Coulon.

Décédé, sur la rive droite, le mardi, 14 février 1893, à 8 heures du soir, M. Octave Cantrelle, à l'âge de 73 ans.

Nos compliments de condoléance aux familles éprouvées.

Les Cancers, les tumeurs cancéreuses, sont guéris par les vertus purifiantes de la Salsepareille d'Ayer.

L'ASSASSINAT DE LA RUE RÉUILLY, A PARIS.—Un drame de ménage au No 67 de la rue de Reuilly :

Au No 48 de la même rue, avaient habité, pendant cinq ans, Edmond Hainaut, marchand des quatre-saisons, âgé de vingt-sept ans, et sa maîtresse, Fanny Bulot; de leurs relations était née une petite fille, Blanche, aujourd'hui âgée de quatre ans, que le père avait reconnue.

Hainaut, qui avait l'habitude de boire, frappait sa compagne lorsqu'il était ivre; et, l'infortunée avait dû se résoudre, il y a trois mois, à abandonner son amant, pour se réfugier auprès de sa mère, Mme veuve Bulot, vieille femme de soixante trois ans, habitant une petite chambre au 67, rue de Reuilly, au sixième étage.

Le marchand de quatre saisons avait, à plusieurs reprises, supplié son ancienne maîtresse de reprendre la vie commune, mais celle-ci était restée inflexible.

Un matin, Hainaut avait reçu, de M. Bolin de Balin, commissaire de police de son quartier, une admonestation sévère parce que, passant des prières aux menaces, il avait écrit à Fanny Bulot pour lui annoncer qu'il la tuerait.

Dans l'après-midi, il acheta un revolver qu'il chargea de cinq balles; et, le soir, vers dix heures et demie, il se rendit, 67, rue de Reuilly.

A peine avait-il franchi le seuil du modeste logement, que son ancienne maîtresse lui cria :

—Que viens-tu faire ici? Je ne veux plus te voir, tu le sais bien.

Et la veuve Bulot ajouta :

—Vous avez trop fait souffrir ma fille; elle a raison de vous repousser.

Tout à coup, Hainaut sortit de sa poche le revolver qu'il avait acheté, et tira sur cinq balles : Fanny Bulot fut atteinte au nez, et sa mère fut frappée au front.

L'une et l'autre tombèrent baignant dans une mare de sang, tandis que les voisins accouraient au bruit des détonations.

Le meurtrier fut désarmé, maîtrisé, puis conduit place de Reuilly au commissariat de police.

M. Bolin de Balin l'a, après un interrogatoire sommaire, envoyé au Dépôt.

Quant aux victimes, elles ont été transportées à l'Hôpital Saint-Antoine. Aux dernières dates, l'état de la veuve Bulot était des plus satisfaisants, la balle qu'elle a reçu au front ayant pu être extraite, mais sa fille Fanny se trouvait, paraît-il, en danger de mort.

LE MEURTRE DE LA RUE SAINT-LAZARE, PARIS.—Les assassinats de femmes galantes sont toujours commis dans des conditions presque indentiques

Au numéro 72 de rue Saint-Lazare, habitait, depuis six mois, au premier étage, une femme galante, nommée Louise Lemaer, qui avait l'habitude de se tenir à sa fenêtre et qui recevait une nombreuse clientèle de passage. Cette femme avait pour compagnon habituel un employé de la Compagnie de l'Ouest, nommé P....., qui ne rentrait guère que le soir.

A huit heures et demie, M. P..... en pénétrant chez sa maîtresse, la trouva étendue sanglante en travers de la porte de sa chambre à coucher. La malheureuse était presque nue, n'ayant qu'une chemise et des bas noirs. Un meurtrier inconnu lui avait coupé la gorge.

L'employé du chemin de fer avisa son concierge, et tous deux coururent prévenir la police. Le drame n'est que trop facile à reconstituer.

Un client de passage a pénétré chez la fille Louise sans être vu du concierge, dont la loge est, d'ailleurs, située en retrait de l'escalier, et l'a tuée, tout à son aise, pour la dépouiller. Il est ensuite parti le plus tranquillement du monde, et, s'il ne commet pas d'imprudence, la police n'est pas près de le tenir.

Le médecin qui a examiné le cadavre de Louise, a déclaré que la mort de cette fille avait dû être instantanée.

Louise Lamier avait succombé à la blessure horrible qu'elle portait au cou, et la mort devait remonter à environ trois heures de l'après midi. La section était nette et rappelait le coup de Prado et de Pranzini. L'arme qui avait servi à ce crime, couteau ou rasoir—n'a pu être retrouvée.

Rien dans la chambre n'indiquait une lutte entre Louise Lamier et son assassin. Les meubles n'étaient pas dérangés, les tapis n'étaient pas froissés. Les voisins n'ont entendu aucun bruit.

Quant au mobile du crime, il est encore inexplique, car le vol n'est pas établi. On n'a constaté aucune fracture ni à l'armoire à glace ni à la commode. De plus, on a retrouvé, dans un placard, une somme de dix mille francs en valeurs et en espèces.

On ne sait pas davantage si Louise n'avait pas d'autre argent chez elle que celui trouvé par l'enquête, que l'assassin a pu s'approprier. On ne s'est borné, à la nuit, qu'à faire une investigation sommaire.

De traces personnelles de l'assassin, il n'y en a que sur le lit défait. Son crime commis, il s'est essuyé les mains à l'oreiller.

Bien que M. P..... ne soit pas soupçonné d'être l'assassin, on l'a pris de se tenir à la disposition de la justice.

SUICIDE D'UN ENFANT DE QUINZE ANS.—M. Cornette, commissaire de police, a été appelé à constater le suicide d'un jeune garçon de quinze ans, Alphonse O....., demeurant 93, rue de Larochefoucauld, Paris.

Il y a un an environ, Alphonse O..... avait perdu sa mère, et cette mort l'avait douloureusement affecté. On l'emmena à Bruxelles pour dissiper son chagrin, mais quelques jours après son arrivée dans cette ville, le garçonnet, qui avait alors quatorze ans, tentait de mettre fin à ses jours en se pendant.

On arriva heureusement à temps pour le sauver.

Le jeune homme vint alors habiter rue de Larochefoucauld chez ses parents.

Malgré toutes les distractions qu'on cherchait à lui procurer, Alphonse O..... ne pouvait surmonter sa douleur, et il avait manifesté, à plusieurs reprises, l'intention de se suicider.

Profitant de ce qu'il était momentanément seul, le jeune homme décrocha d'une panoplie un revolver de calibre 12 et se logea une balle dans la région du cœur.

La mort a été instantanée.

INGÉNIEUX RECROQ.—Louis Bourgard, de Paris, employé de commerce sans travail, adore se faire véhiculer en fiacre. Seulement, comme le dénûment dans lequel il se trouve l'empêche de payer le prix de la course, il a imaginé un truc ingénieux qui lui permet non seulement de se faire son cocher, mais de réaliser encore un petit bénéfice en argent.

Donc, Bourgard prit une voiture dans la rue Lafayette et donna ordre de le conduire rue Riquet.

En chemin, il faisait subitement arrêter le véhicule devant la boutique d'un brocanteur du boulevard de la Chapelle.

Il sortit alors du fiacre, tenant dans ses bras un volumineux paquet.

Stupéfaction du cocher qui avait pris son voyageur sans colis.

L'automédon, trépignant, sauta aussitôt à bas de son siège et jeta un coup d'œil dans l'intérieur de sa voiture.

Il eut l'explication du mystère.

Bourgard avait déconsu les coussins, s'était emparé de crin qu'ils contenaient, et il allait l'offrir en vente à un brocanteur.

Le cocher pénétra aussitôt dans la boutique et arriva au moment où le négociant remettait trois francs vingt-cinq centimes à Bourgard, prix du crin soustrait.

Inutile d'ajouter que l'ingénieux voleur, conduit, aussitôt, au commissariat de police, a été envoyé au Dépôt après interrogatoire.

Le Rénovateur des Cheveux de Hall fournit le principe nourrit qui alimente et supporte le cheveux.

ENGINS POUR RIRE.—La plupart des engins déposés dans les immeubles de Paris ne présentent pas tous, fort heureusement, le même danger que ceux qui ont fait explosion au restaurant Véry ou dans la rue des Bons-Enfants.

Presque tous ne sont qu'œuvres de mauvais plaisants, mais, néanmoins, les locataires qui, en rentrant chez eux, aperçoivent une de ces bombes pour rire, épouvantent, quand même, une frayeur bien légitime.

Témoin le fait suivant qui s'est passé dans une des maisons du quartier de l'Arsenal.

Vers sept heures du soir, plusieurs locataires qui descendaient de leur logement, aperçurent, sur le palier du premier étage, un engin ayant la forme d'une bombe, et muni de deux mèches allumées.

A cette vue, les femmes poussèrent les hauts cris, et comme leurs maris s'approchaient de l'engin pour éteindre les mèches, elles se précipitèrent sur eux, s'accrochant à leurs vêtements et les suppliant de renoncer à leur projet.

Le concierge, survenant sur ces entrefaites, éteignit les mèches au moyen d'un seau d'eau.

On porta l'engin chez M. Carlier, commissaire de police, et de là au Laboratoire municipal.

On l'a ouvert avec mille précautions.

Il contenait..... des matières fécales.

L'analyse de M. Girard, chef du Laboratoire, s'est arrêtée là.

Le même soir, à neuf heures, un valet de chambre, Léon Rocher, accompagné d'un gardien de la paix, est venu remettre à M. Legaillerde, commissaire de police du quartier de l'Odéon, une boîte qu'un inconnu avait déposée, après s'être fait ouvrir la porte cochère de l'immeuble, 23, rue Cassette, près de la cage d'un escalier, au rez-de-chaussée.

A cette adresse habitent M. Bourgoin, juge au Tribunal de première instance, et M. Taine, de l'Académie.

La boîte ne doit certainement contenir que des sardines "extra" comme l'indique le couvercle; néanmoins, elle ne devait être ouverte qu'au Laboratoire de la Préfecture de police.

LE VOL A LA SYNCOPE.—M. Louis de K....., négociant à Varsovie, débarquait, dernièrement, à la gare du Nord, Paris, venant de Saint-Pétersbourg.

Il était en compagnie d'un Allemand, Karl Kroner, dont il avait fait la connaissance en chemin de fer.

Les deux hommes se rendirent dans un café des environs, mais, quelques minutes après, M. de K....., par suite de la fatigue qu'il avait éprouvée pendant le voyage, tombait en syncope.

L'Allemand se précipita au secours de son nouvel ami, et, aidé du garçon de l'établissement, il le transporta dans une pharmacie voisine.

Kroner s'éclipsa ensuite en disant qu'il allait chercher un médecin, mais il ne revint pas.

Quand M. de K.....eut repris ses sens, il s'aperçut qu'on lui avait soustrait sa montre et sa chaîne en or ainsi que son portefeuille contenant deux mille roubles.

La disparition de Kroner le désignait clairement pour être le voleur.

Le malhonnête Allemand a été arrêté par M. Martin, commissaire de police, et envoyé au Dépôt, après interrogatoire.

GONZALES & LAUDUMIEY
Entrepreneurs de pompes funèbres
CHEMIN DU BAYOU 170.
Près Remparts. Téléphone 479

La maison exécute avec soins et célérité tous les travaux de son ressort qui lui sont confiés, soumissionnant et entreprenant.

Elle fournit à bref délai des voitures pour visites, convois, bals soirs, mariages, etc., ainsi que des Tilbury pour pigeonneaux. A toute heure, jour ou nuit, on peut par téléphone transmettre des ordres. Les prix de tout traitement sont d'une modicité extrême. 21 fev 93—1an

CLEURY. Décédé hier matin à 11 heures à l'âge de 74 ans HORTENSE PLANCHARD veuve XAVIER CLEURY. Les amis et connaissances des familles Planchard et Cleury sont invités à assister à sa funérailles qui auront lieu à 3 1/2 heures cette après midi. Le convoi funèbre partira de la demeure de son gendre, M. Emile Bernissant, rue des Française, 1192, près Urquhart.

BEAUREGARD. Décédé lundi, 20 février 1893, à 10 heures et quart du soir, à l'âge de 74 ans et 10 mois, le Général PIERRE GUSTAVE TOUTANT BEAUREGARD. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu jeudi, 23 février, à 3 heures de l'après midi. Le convoi funèbre partira de l'Hôtel de Ville, et l'inhumation aura lieu au Cimetière de la Métairie. Pas de fleurs. 22 fév—2t

MESSE FUNEBRE.

Une messe funèbre sera dite le mercredi 22 février 1893, à 7 heures du matin, à la Cathédrale St-Louis, pour le repos de l'âme de L. PLACIDE CANONGE. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'y assister.

QUARTIER GÉNÉRAL de la Division Louisianaise, U. C. V., Nouvel-Orléans, 21 février 1893.

Ordres Généraux No 10.

I. Le Major-Général commandant annonce avec un profond regret la mort du GÉNÉRAL G. T. BEAUREGARD, décédé à la Nouvelle-Orléans le 20 février, à 10 heures P. M. La mort de cet illustre fils de la Louisiane efface de la liste des survivants de la guerre de sécession un nom dont gloire et justice que le respect que commandent le mérite et la valeur ont accordé à ses restes.

II. Les camps des vétérans composant cette division, sont requis d'assister au corps à ses funérailles. Le cortège quittera l'Hôtel de Ville le jeudi 23 février, à 3 heures P. M. Les commandants des camps sont priés de prendre leurs mesures en conséquence. Tous les autres soldats et marins de l'Armée et de la Marine des Etats Confédérés sont aussi invités.

III. Les commandants des camps Nos 1, 2, 9, 15 et 31 sont requis d'amener chacun cinq hommes au Premier Vice-Président J. T. Olivera, du camp No 2, au No 25, à la rue Espinas, le 22 février, à 3 heures P. M., pour former le détachement des vétérans qui escortera le corps à l'Hôtel-de-Ville.

IV. Les commandants des mêmes camps sont requis de délégner 10 hommes chacun après de 1er Vice Président J. Y. Gilmore, du Camp No 1, à l'Hôtel de Ville, le mercredi, 22 février à 2 heures 30 P. M., pour former le piquet d'honneur qui gardera le corps tant qu'il restera en chapelle ardente dans la salle du Conseil.

Par ordre du Major Général
JOHN SLYNN, Jr.
W. R. LYMAN, A.-G. 22 fév—2t

PROCLAMATION.

Mairie de la Nlle Orléans,
Hôtel de Ville, 21 février 1893.

Un grand soldat vient de quitter ce monde et de s'endormir de ce paisible sommeil qui n'a point de réveil.

Le général G. T. Beauregard, soldat sans égal, Louisianais distingué, est mort.

Sa vie est intimement liée aux luttes de la guerre civile.

Il a bien mérité de son pays, et la population de la Louisiane, tout en se soumettant à la volonté de la Providence qui dans ses sagesses, a jugé convenable de nous l'enlever, ne se lassera jamais de respecter et de garder sa mémoire.

En conséquence, moi, John Fitzpatrick, maire de la Nouvelle-Orléans, je lance cette proclamation pour annoncer à la population de l'Etat la mort du Général G. T. Beauregard, et faire appel au bon peuple de la Nouvelle Orléans qu'il aimait tant, le priant d'observer le jour des funérailles (jeudi) par la mise en berne des drapeaux, la cessation des affaires publiques et privées, et par une visite à l'Hôtel de Ville où les restes du Général Beauregard seront exposés dans la salle du Conseil jusqu'au jour des funérailles.

Signé : JOHN FITZPATRICK, Maire.
22fév—

THEATRE DE L'OPERA.
SAISON 1892-1893.
PRIX POUR LA SAISON.

Loges d'avant-scène (saison)	$300
Baignoires (saison)	250
Loges découvertes (saison)	300
Loges grillées (saison)	300
Parquets, en avant des poteaux (chaque)	65
Entrée Générale	1

Les prix des Fauteuils seront les mêmes que d'habitude.

Les souscripteurs de la saison dernière auront le privilège, jusqu'à 4 heures P. M., SAMEDI, 25 février 1893, de souscrire pour leurs mêmes loges et sièges sans paiement de primes.

LUNDI soir, 27 février 1893, à 8 heures, le choix des loges et sièges restant encore vendus à l'encan au Théâtre de l'Opéra.

Cette vente est faite non pas dans le but de gagnant une prime que de décider entre les applicants de la loge et siège.

Après l'encan, les sièges du parquet seront à $67.50 pour la saison. A partir de l'ouverture de l'Opéra, les sièges du parquet seront à $2.00 pour chaque soirée de souscription.

Les souscripteurs sont assurés que dans tous les cas les premières représentations de nouveaux opéras et des représentations les plus attrayantes, auront lieu les soirs de souscriptions.

HORACE FLETCHER.
President Opera Guarantee Association.
22 fév—6t

Un Ami

Désire mentionner par l'entremise du journal le *Register* des résultats bienfaisants qu'il a reçus de l'usage regulier des Pilules d'Ayer. Il dit : Je me sentais malade et fatigué et mon estomac semblait être en désordre. J'essayai plusieurs remèdes, mais aucun ne paralysait me donner du soulagement jusqu'à ce que fusse persuadé d'essayer ce vieux remède digne de confiance, les Pilules d'Ayer. J'en ai pris seulement une boite, mais je me sens comme un homme nouveau. Je pense qu'elles sont les plus agreables et les plus faciles à prendre que n'importe quoi dont j'ai fait usage, étant si élégamment recouvertes de sucre que même un enfant les prendrait avec plaisir. J'adjure tous ceux, qui ont

Besoin

d'un laxatif, d'essayer les Pilules d'Ayer."—Boothbay (Me.) *Register*.

"Entre les âges de cinq et quinze ans, j'étais tourmenté d'une sorte de "saltrheum, ou éruption, principalement aux jambes, et spécialement à la courbure du genou au-dessus du mollet. A cette place des plaies suppurantes se formaient, puis devenaient croûtes et se crevassaient, quand la jambe remuait. Ma mère essaya de tout, mais tout fut en vain. Quoique un enfant, je lus les journaux au sujet des effets bienfaisants des Pilules d'Ayer, et persuadai ma mère de me les faire essayer. Sans grande foi dans le remède elle se procura des

Pilules d'Ayer,

et je commençai à en faire usage, et bientôt je remarquai une amélioration. Encouragé par ceci, je continuai, jusqu'à ce que j'en eusse pris deux boites, quand les plaies disparurent, et je n'ai jamais été depuis tourmenté par elles." H. Chipman, Agent de propriétés immobilières, Roanoke, Va.

"J'ai souffert pendant des années de désordres de l'estomac et des reins, me causant des peines très douloureuses dans différentes parties du corps. Non des remedes essayés par moi ne m'a donné aucun soulagement jusqu'à ce que commençasse à prendre des Pilules d'Ayer, et je fus guéri." Wm. Goddard, Notaire Public, Five Lakes, Mich.

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendues partout par les Droguistes.

Chaque Dose est Efficace.

CRESCENT CITY
JOCKEY CLUB
SAISON D'HIVER.

A partir de mercredi prochain 14 décembre les courses commenceront à 1 30 au lieu de 2 P. M.

Cinq courses ou plus chaque jour.

Entrée, 50cts, donnant accès partout sur le terrain et aux tribunes.

2 déc—4m

MAIRIE DE LA NOUVELLE-ORLEANS,
Hôtel de Ville 10 février 1893.

Affinés qu'il vient d'être connu en crime assez large qu'atroce qui a coûté la vie à un agent actif et dévoué, l'officier Tom Gaso, alors qu'il remplissait ses devoirs.

Mot JOHN FITZPATRICK maire de la ville de la Nouvelle Orléans, offre par les présentes une récompense de cinq cents dollars ($500 00), à quiconque fournira les informations qui conduiront à l'arrestation et à la condamnation du meurtrier ou des meurtriers ou des partie qui seraient arte part à ce crime.

JOHN FITZPATRICK, Maire.
11 fév

Huile à l'épreuve de feu Fire proof oil—la meilleure au monde. 10 cts le gallon.

Donne une odeur pour alors tout le jeu lon. Lamtes Gasoline Stoves, etc. les plus beaux articles du genre sont les plus réduits. Prompte attention donnée aux commandes reçues par la malle. FERDINAND PECOT,
56 rue de Chartres, près Bienville.
9 fév—1m

Changement de local

M. F. C. PHILIPPE, a l'honneur d'annoncer à ses clients et au public qu'il a transféré son imprimerie du No 66, rue de Chartres, au No 40 rue Saint-Louis, en face l'Hôtel Royal.

Son établissement est des mieux outillés pour la prompte livraison et la parfaite attention de tous les travaux qui lui sont confiés.
29 janv

JOURNAUX FRANCAIS

COURRIER DE FRANCE

Dépositaire Général :
L. DERMIGNY & Cie.
126 W. 25th Street, NEW YORK.
Envois par la Poste dans toute l'Amérique
DEMANDES LA LISTE.
Conditions spéciales aux Marchands

A vendre

A Mandeville 24 lots du terre premier choix, mesurant 50 pieds de face sur les rues Carondelet et Watterson sur 250 pieds de profondeur, le tout mesure française.

Ces lots sont à proximité de lac et du chemin de fer et vendu à vie 100 pour la somme de $66 le lot, $15 comptant et la balance $5 par mois.

Mandeville est le pays le plus sain de la Louisiane. A deux heures de la Nouvelle-Orléans.

Communication facile, belle plage, chasse et pêche en abondance.

Nous prions les amateurs de se hâter car bientôt ces lots deviendront de prix.

S'adresser pour visiter et traiter à M. J. B. Bandot, propriétaire au Clos Vergnet, à Mandeville, ou M. P. L. Fourchy, notaire, 31 1/2 Carondelet Nouvelle Orléans 4 sept—

Autres terrains à vendre.

Les lots ci-dessus étant presque tous vendus nous mettons en vente 10 autres sur la propriété du Clos-Vergnet même. Ces terres sont plantées de vignes en pleine rapport et de jeunes pacaniers. Elles sont entourées de bonnes barrières et ne coûtent 50 pieds de face sur la grande route de Louisburg, Madisonville, Covington et Abita Springs, sur 100 pieds de profondeur. Les lots sont en vente pour la somme de 75, 100 et 125 dollars chacun; 25 dollars comptant et 5 on 10 dollars par mois au gré de l'acquéreur.
28 oct—

E. BARBIER,
Successeur de S. Fournier,
Horloger et Bijoutier,
66 RUE ROYALE, 66
Entre Bienville et Conti,
Nouvelle Orléans.
MONTRES,
PENDULES,
DIAMANTS,
BIJOUTERIE.
Réparations de tous objets concernant sa profession.
Garantie complète. Prix modérés.
Lunettes, Lorgnettes de Théâtre, Pince-nez!
1er déc—1an

W. G. Coyle & Cie.
CHARBON COKE.
Pittsburg, Anthracite, Hanna'ns, Cannel et Coke de Gaz et Combustible.
Les planteurs, fonderies, familles et personnes faisant usage de charbon pour obtenir de l'approvisionnement promptement approvisionnés au prix du marché.
BUREAUX.
47 -- Rue Carondelet -- 47
1er sept—6m dim mard jeud

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à